

E.-Ch. Babut, *Saint Martin de Tours*, 1912

René Massigli

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Massigli René. E.-Ch. Babut, *Saint Martin de Tours*, 1912. In: Revue des Études Anciennes. Tome 15, 1913, n°4. pp. 476-480;

[https://www.persee.fr/doc/rea\\_0035-2004\\_1913\\_num\\_15\\_4\\_1796\\_t1\\_0476\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1913_num_15_4_1796_t1_0476_0000_3)

---

Fichier pdf généré le 21/04/2018

textes relatifs à la liturgie orientale du IV<sup>e</sup> siècle; une édition critique de la *Didache*, etc. Signalons encore des recueils d'inscriptions, notamment les *Lateinische altchristliche Inschriften* de M. Ernst Diehl, où sont reproduits près de quatre cents documents épigraphiques, choisis avec soin et bien classés, faciles à consulter grâce à une série d'*Indices*. Tout cela est bien compris et pratique. Ces petits volumes de la collection Lietzmann, accessibles à tous, rendent service dans les conférences d'Université, où ils permettent d'initier vite les étudiants au maniement des textes littéraires et des documents historiques, chrétiens ou autres.

PAUL MONCEAUX.

**E.-Ch. Babut, *Saint Martin de Tours*.** Paris, Champion, s. d. [1912]; 1 vol. in-8° de VIII-320 pages.

Peu de réputations, dans le monde chrétien, ont égalé celle de saint Martin. M. Babut, qui connaît mieux que personne les années troublées de la fin du IV<sup>e</sup> et de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle pendant lesquelles vécut le saint et ses premiers disciples, a cru utile de soumettre à un examen critique la légende qui s'est formée autour de ce nom; ses travaux sur le *Concile de Turin*, sur *Priscillien et le priscillianisme*, n'étaient dans sa pensée que des étapes vers la réalisation de son projet: il avait étudié des épisodes du grand conflit entre l'ascétisme et le christianisme modéré et traditionnel dont tout l'Occident fut alors secoué; voici maintenant qu'il s'attaque — on verra que c'est bien le mot qui convient — au héros même de l'ascétisme. C'est un beau livre, longuement mûri et d'une passionnante lecture; quoique l'auteur nous assure que son travail a « dans la forme quelque chose d'improvisé », il faut beaucoup d'attention pour y découvrir de bien légères taches.

M. Babut a voulu répondre à une double question: que sait-on exactement de cet homme qui, vu à distance, paraît dominer toute l'église gauloise? comment s'est établi un culte appelé à une si prodigieuse fortune?

De tous ses contemporains, seuls Sulpice Sévère et Paulin de Nole connaissent Martin de Tours; la première génération après la mort du saint (397) l'ignore, du moins en Gaule; au contraire, dans la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle, la littérature gauloise le mentionne souvent, et avec des éloges d'autant plus surprenants que les plus anciens textes où Martin est nommé laissent clairement entendre qu'il pèse sur lui quelque défaveur<sup>1</sup>. Celui qui s'est fait son panégyriste et son

1. Je crois cependant — d'autres ont fait la même remarque (*Engl. hist. Review*, avril 1913, p. 394; *Rev. hist.*, t. CXII (1913), pp. 338-339) — que M. Babut exagère la portée de la phrase de Prosper d'Aquitaine (*ad an.* 381): *Martinus... multis clarus habetur*; *multis* n'a sans doute pas le sens restrictif qu'il lui prête.

biographe, Sulpice Sévère lui-même, ne peut dissimuler que son héros a rencontré des hostilités. Bref, l'on doit constater que, n'était le témoignage de Sulpice, on n'attribuerait pas à Martin l'importance que les historiens modernes lui reconnaissent unanimement. Tout se ramène donc à ce témoignage : est-on en droit de s'appuyer sur lui ? M. Jullian avait écrit ici même<sup>1</sup> : « Détruisez-le, et il faudra... dire que jusqu'à son avènement comme évêque de Tours, nous ignorons complètement saint Martin ». M. Babut a détruit le témoignage de Sulpice ; mais, ne se résignant pas à tout ignorer du personnage qui restait son héros, il a essayé de nous en donner une « vie » critique.

Vers 390, l'Aquitain Sulpice, brillant rhéteur que son mariage avait enrichi, se convertit à la sainteté avec son ami Paulin, celui qui devait devenir Paulin de Nole ; s'il est très probable qu'ils avaient tous deux des sympathies priscillianistes (cf. pp. 30-31), Sulpice du moins n'y persévéra guère, et à sa conversion définitive il y a sans doute d'autres causes : en 394, il commence à vendre ses biens ; en 399, il inaugure définitivement sa vie de sainteté : je me demande s'il ne faut pas voir là l'œuvre directe de Martin et de ses disciples, qu'il a connus dès 396 ; il avait déjà, au retour de ce voyage à Tours, écrit la *Vie du bienheureux évêque Martin* ; à Prémillac, où il se retire après sa seconde conversion, il écrit la *Chronique*, achevée en 402 ou 403, puis les *Dialogues*, où il complète la *Vie*, réfute des critiques qui lui ont été adressées, insiste sur les idées qui lui sont chères. Que vaut, en ce qui concerne Martin, ce triple témoignage ?

A peu près rien, répond M. Babut (p. 54-111) : Sulpice n'a que très peu connu son héros, du moins personnellement ; des renseignements qu'il possédait, il a disposé à sa guise : son récit est plein de contradictions et d'invéraisemblances, en ce qui concerne la jeunesse de Martin en particulier ; il ne connaît même pas, à quelques années près, l'époque de sa naissance. Recherche-t-on si les erreurs dont son œuvre fourmille ont été commises de bonne foi, force est bien d'avouer le *mendacium* de Sulpice, de constater qu'il a, en maints endroits, imité de propos délibéré la *Vie de saint Antoine* par Athanase, que son livre est avant tout une histoire merveilleuse, que, en un mot, Sulpice ne fait que continuer la tradition des aréalogues païens. Dire qu'il ment de propos délibéré serait excessif : l'idée de probité historique, telle qu'elle nous est familière, était à peu près inconnue des anciens, et M. Babut excuse Sulpice en supposant que, tout comme saint Jérôme, il savait bien que ses lecteurs ne le croiraient qu'à demi : « pouvait-il supposer que la barbarie allait venir et les traditions littéraires se perdre, et qu'on prendrait ses contes pour de l'histoire ? » (p. 108.)

1. *Revue*, t. XII (1910), p. 280.

Pour qu'un historien, qui s'embarrassait si peu de scrupules et qui s'était fait le panégyriste de son héros, n'ait pu dissimuler que Martin avait rencontré des inimitiés, il faut que celles-ci aient été bien vives et bien notoires, qu'il s'agit de l'hostilité à laquelle, dans son diocèse même, il se heurta de la part de ses clercs, ou de l'opposition que lui firent les évêques de Gaule; à voir avec quelle insistance Sulpice proclame l'indignité de l'épiscopat gaulois, on ne peut même s'empêcher de penser que les Martiniens furent en Gaule des isolés. Ils l'étaient en effet et il y avait à cela des raisons que, avec beaucoup de finesse, M. Babut s'applique à démêler.

Les événements survenus, en 385-386, lors du procès de Priscillien sont, à cet égard, révélateurs : Sulpice a pris plaisir à travestir les faits; mais, au travers de ses réticences et de ses affirmations contradictoires, il apparaît — la démonstration de M. Babut est tout à fait décisive à cet égard — que le concile de Trèves, loin d'être pour Martin l'occasion de la victoire que nous a contée Sulpice, a été une épreuve d'où il sortit humilié et suspect : l'évêque de Tours fut accusé de manichéisme comme l'infortuné Priscillien et, si l'intervention impériale le sauva, force lui fut de participer avec les Itaciens à l'ordination de Félix, quitte à se rapprocher plus tard avec ostentation du petit groupe des antiféliciens<sup>1</sup>.

Voilà donc Sulpice surpris en flagrant délit d'altération de la vérité, et cela lorsqu'il raconte des événements presque contemporains et qui avaient provoqué en Gaule une profonde émotion. Il est inutile de souligner la gravité de cette constatation, venant après plusieurs autres.

Mais alors que peut-on sauver de son récit et qu'a donc été le véritable Martin? C'est ce que M. Babut s'efforce de déterminer dans la deuxième partie de son livre. Ici, nous le suivons moins volontiers : autant la partie négative de son étude nous a paru forte, autant nous hésitons à accepter ses hypothèses sur la chronologie de la vie du saint : malgré tout, la question de la date de la naissance de Martin, celle de l'époque exacte et de la durée de son service militaire ne sont pas définitivement éclaircies : pour affirmer que Martin servait en Gaule dès 353, qu'il parvint à un grade élevé dans l'armée, il faudrait peut-être d'autres raisons que celles qu'on avance. Une seule chose paraît certaine : ce fut du César Julien qu'il obtint son congé; quant au reste de sa vie avant son élection à l'évêché de Tours, résignons-nous à l'ignorer entièrement : « Il est incertain que Martin ait jamais résidé à

1. Malgré tous les efforts de M. Babut pour l'éclaircir (p. 158-165), la question du schisme antifélicien et du 6<sup>e</sup> canon du concile de Turin demeure obscure : à mon sens, M. Babut met définitivement hors de doute que le concile a réconcilié les antiféliciens; mais le texte même reste peu clair et il a certainement subi des remaniements plus compliqués que ceux supposés par M. Babut. Cf. à ce sujet des observations fort justes dans le compte rendu déjà cité de l'*Engl. hist. Review*.

Poitiers. S'il y a résidé, il est très improbable qu'il y ait fondé un monastère. Si le monastère a existé, il est douteux qu'il fût à Ligugé; et tous les textes concourent à nous faire croire qu'il n'a pas subsisté après le départ du saint. Le plus ancien monastère de l'Occident n'est pas Ligugé, c'est Marmoutiers » (p. 189). Un fait reste hors de doute : Martin fut le premier moine latin.

Nous ne suivrons pas M. Babut dans son étude de l'épiscopat de Martin; il suffira d'en retenir que la « mission » du saint ne fut pas — aux yeux même de Sulpice — le phénomène unique qu'elle sembla plus tard, et qu'elle ne s'étendit guère sans doute en dehors de la Touraine (il n'y a d'attesté, pour son biographe, que la mission en pays éduen); Martin a combattu le paganisme, comme l'ont combattu autour de lui, et comme lui avec l'appui des constitutions impériales, les évêques, ses contemporains. Ce sera un sujet d'étonnement pour les historiens de l'avenir que de voir combien de temps une vérité aussi évidente a été étrangement méconnue.

Cette longue enquête — et nous n'avons rien dit du chapitre sur Martin abbé et thaumaturge, véritable modèle de critique — aboutit à la conclusion que la gloire du saint de Tours est un phénomène d'ordre littéraire: elle est le fait de Sulpice, dont les livres, lorsque furent morts les ennemis de Martin et les témoins de sa vie, eurent un prodigieux succès: hors de Gaule, la partie fut vite gagnée; en Gaule même, les Martiniens eurent plus de résistances à vaincre: ce fut seulement avec Perpetuus, élu évêque de Tours en 461, que la victoire devint complète: le culte de Martin allait devenir le plus populaire de la Gaule, un des plus célèbres de tout l'Occident<sup>1</sup>.

Nous n'avons pas pu mettre en lumière tous les mérites du livre de M. Babut, ni signaler toutes les discussions qu'il renferme. La lecture en est singulièrement attachante, et cependant, lorsqu'on le ferme, un doute subsiste. Admettons que le talent littéraire de Sulpice soit presque l'unique cause de la gloire de Martin; encore faut-il expliquer comment Sulpice fut amené à faire de cet ascète modeste son héros: parce que l'évêque de Tours était favorable au petit groupe des antiféliciens, parmi lesquels il faut ranger Sulpice, nous dit M. Babut (p. 110-111). La raison est-elle suffisante? M. Babut lui-même nous a montré que l'attitude à Trèves du saint de Tours fut celle d'un vaincu et qu'il dut, pour se venger, s'enfermer dans une solitude boudeuse: piètre vengeance et piteuse attitude; Martin n'aurait été qu'un mécontent entre plusieurs; accordons même qu'il ait été « le seul évêque que la secte pût revendiquer pour l'un des siens »: cela expliquerait qu'il ait retenu l'attention de Sulpice et de

1. Je crois avec M. Halphen (*Rev. hist.*, t. CXII, p. 338-339) que la *receptio Martini* dont il est question dans les actes du synode tourangeau de 461, est l'inauguration du nouveau tombeau du saint.

ses amis ; ce n'était pas assez pour que l'on pût songer à faire de lui — de son vivant, ne l'oublions pas — le grand homme de ces Gaules où tant de gens lui étaient hostiles. Il faut de toute nécessité que la personnalité de Martin ait eu un singulier relief, que, même des ennemis de ses idées, il ait été tout spécialement connu, et je croirais volontiers que c'est lui qu'a visé le pape Sirice dans cette lettre de 386-387, où il est question de ces moines dont on fait des évêques qui « tout guindés d'orgueil » « courent à l'hérésie »<sup>1</sup>. Et comme sa qualité de moine n'a certainement pas suffi à le distinguer, force est bien d'admettre qu'un prestige spécial, dû sans doute à ses dons personnels, l'entourait : aller plus loin et préciser davantage, ce serait quitter l'histoire pour entrer dans le roman.

Résignons-nous donc à ignorer peut-être toujours ce que fut Martin de Tours : ce n'est pas au reste une raison pour avoir moins de reconnaissance à l'endroit du probe historien qui nous a dit ce qu'il ne fut pas et qui, cherchant à atteindre une vérité insaisissable, a écarté de l'histoire des légendes qui l'encombrent plus qu'elles ne la poétisaient.

RENÉ MASSIGLI.

**Dr Georg Wilke**, *Kulturbeziehungen zwischen Indien, Orient und Europa*, *Mannus-Bibliothek*, fasc. X. Würzburg, Curt Kabitzsch, 1913; 1 vol. grand in-8° de 276 pages, avec 216 gravures dans le texte.

Dans un précédent ouvrage sur les rapports de la civilisation des mégalithes de l'Europe occidentale avec l'Orient, le Dr Georg Wilke avait essayé de prouver l'existence, dès l'époque néolithique, d'un vaste courant qui, parti du sud-ouest de l'Europe, aurait atteint les rives orientales de la Méditerranée et introduit dans ces régions, entre autres nouveautés, le principe et les débuts de l'écriture.

C'est toujours de l'influence éducatrice de l'Occident sur l'Orient que traite le présent fascicule ; nous nous y trouvons toujours à une époque préhistorique aussi reculée, entre l'âge de pierre et celui du bronze, mais cette fois, élargissant encore son horizon, c'est jusque dans l'Inde, voire jusque sur les rives du Pacifique que l'auteur prétend retrouver les sédiments laissés par les flots civilisateurs de l'Occident. Ajoutons tout de suite que ces traces lui paraissent si nombreuses et de telle nature qu'il n'hésite pas à les attribuer à des migrations de peuples partis de l'ouest de l'Europe et dans lesquels il croit reconnaître la race indo-européenne primitive. Bien avant les invasions des Aryas dans l'Inde, bien avant les grands mouvements

1. Lettre *Cogitantibus nobis* (P. L., 13, 1164) ; M. Babut (p. 195) cite cette lettre et donne d'excellentes raisons en faveur de l'hypothèse qu'il rejette cependant par des arguments qui ne sont pas très convaincants.